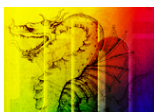


JOURNAL OF INTERDISCIPLINARY HISTORY OF IDEAS



2012

Volume 1 Issue 2

Item 3

– Section 2 : Articles –

Possibilité et nécessité de pensées
interdisciplinaires en temps de crise

by

Jean-Michel Servet



JJHI 2012

Volume 1 Issue 2

Section 1 : Editorials

1. *Keyword : Interdisciplinarity. Mot-clé : Interdisciplinarité* (M. Albertone – E. Pasini)

Section 2 : Articles

2. *The Virtuous Physician : A New Translation of a Pseudo-Hippocratic Text and Its Implications for the History of Moral Inquiry ; or, The Significance of an Insignificant Text* (E. B. Martin jr.)

Subsection : Method

3. *Possibilité et nécessité de pensées interdisciplinaires en temps de crise* (J.-M. Servet)

Section 3 : Notes

4. *War, Empire, and Republic in Revolutionary Europe. A Review-Interview with R. Whatmore* (M. Albertone)

Section 4 : Reviews

5. *Book Reviews* (C. Carnino, S. Mammola, E. Pasini)

Section 5 : News & Notices

6. *Activities of the GISI | Les activités du GISI (2012)*

.....

Possibilité et nécessité de pensées interdisciplinaires en temps de crise

Jean-Michel Servet *

La croyance en la possibilité d'une pluri ou multi disciplinarité fondée sur une juxtaposition des divers regards disciplinaires est largement répandue. Cette démarche est source d'illusions notamment parce que des échelles différentes d'analyse sont utilisées (macro, méso, micro). Elle est surtout dangereuse quand elle occulte une nécessaire interrogation sur les hypothèses fondamentales et les méthodes constituant les objets de recherche par chaque discipline, voire les courants de celles-ci. Par ce recul critique et relativiste, l'interdisciplinarité permet d'appréhender les limites de chacune des parcelles de la connaissance et de comprendre comment les différents savoirs (re)construisent ce que nous tenons pour des réalités. Le doute introduit par la crise quant à l'efficacité de certains savoirs disciplinaires facilite la mise en cause des positions dogmatiques et la reconnaissance des limites de chacun des regards.

Penser peut entraîner des troubles sociaux graves
(Graffiti, rue du 31 décembre, n° 35, Genève, 2008)

Parler de *pluri*, de *multi*, d'*inter*, etc. disciplinarité¹ rend nécessaire de prime abord une définition du terme 'discipline'. Il est commun à chacune

* The Graduate Institute, Geneva (jeanmichel.servet@graduateinstitute.ch).

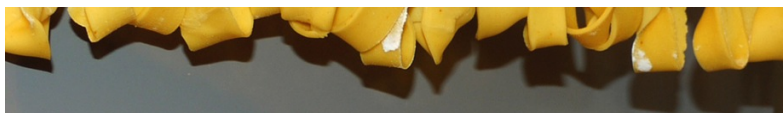
¹ Cet article reprend certains éléments d'un ouvrage en cours de rédaction sous le titre *Le miroir brisé des sciences sociales*. Je développe par ailleurs certains arguments dans Servet, J.-M. (2010). *Le Grand Renversement. De la crise au renouveau solidaire*. Paris : Desclée de Brouwer et dans Servet, J.-M. (2012). *Les monnaies du lien*. Lyon : Presses universitaires de Lyon. Une première version de cet article (à paraître dans la revue *Bien Commun*) a d'abord été présentée au Colloque de l'Observatoire de la Finance/Revue *Bien Commun* : *Le défi d'enseigner l'économie, la finance et la gestion après la crise*, (Genève, Le Cénacle, 22 octobre

de ces expressions. Le mot renvoie d'abord à un règlement, notamment dans un établissement scolaire, militaire ou ecclésiastique. À la discipline s'oppose l'indiscipline. C'est par conséquent un ordre donné et par extension de son sens au savoir. Une discipline est professée par un maître et celui-ci peut avoir des disciples (expression marquant un rapport de subordination). Cette référence à un ordre est illustrée par le fait, selon un sens attesté au XVIII^e siècle, qu'une discipline est un fouet dans le domaine religieux ; fait de cordelettes ou de chaînettes, il est utilisé comme un instrument de pénitence ; le dévot, personnage central du *Tartuffe* de Molière (II, 2), prétend y avoir recours. Définir une discipline comme part du savoir, suppose un découpage des pratiques de formation et de recherche, qui institue à un moment donné ce qui est considéré comme connaissances et comme méthodes. Le contenu particulier de chacune d'elles les distingue et il permet de tracer des frontières entre ce qui est reconnu comme autant de champs.

Un préfixe distingue l'appellation *pluri*, de *multi*, d'*inter* ou de *trans* disciplinaire. Les termes ne sont pas équivalents. La pluridisciplinarité (ou multidisciplinarité) doit être distinguée de l'interdisciplinarité (que l'on assimilera ici avec la transdisciplinarité). La première est une juxtaposition de différents savoirs (*pluri* ou *multi*) s'empruntant les uns aux autres. L'interdisciplinarité ne se contente pas de tenter d'additionner ainsi ce qui est pensé comme des informations. La pratique de l'interdisciplinarité, telle qu'elle est appréhendée ici, ne reconnaît pas les disciplines comme étant formées par ce qui constituerait pour chacune une réalité, objet supposé de recherche. Elle les définit à partir des hypothèses qu'elles élaborent pour construire une représentation de cet objet et des méthodes

2010, puis à l'invitation des collègues du LEPREPS (IEP et université de Toulouse le 15 avril 2011), du Cercle Interdisciplinaire sous direction Frédéric Darbellay à l'Institut Universitaire Kurt Bösch (IUKB) le 29 novembre 2011 et au CIDES-UMSA / Oficina Regional de Coordinación de Sudamérica del NCCR Norte-Sur en Bolivie *Interdisciplinarietà y Desarrollo* La Paz le 2 août 2012 (article à paraître en espagnol : Interdisciplinarité et développement. Ou pourquoi et comment s'indigner). Merci aussi aux étudiants de l'International Executive Master en Études du Développement (IMAS) devenu Executive Master en Politiques et Pratiques du Développement (DPP) au Pérou auprès desquels j'ai testé grâce à l'invitation de Daniel Fino et de Liliana Soler de nombreux arguments sur l'interdisciplinarité depuis 2004 et à André Tiran qui m'a incité à écrire le présent article et m'a suggéré de nombreuses pistes.

qu'elles mobilisent en conséquence. La méthode apparaît donc ici en position seconde et subordonnée par rapport à cette définition de l'objet constitué par des hypothèses. Les disciplines donnent une approche nécessairement bornée par leur spécialisation. Les plus sectaires de leurs membres défendent âprement leurs territoires. Prenant compte des différentes 'perspectives' que chaque discipline et courants de celle-ci se donne, l'interdisciplinarité interroge, à partir d'une discipline, ses frontières nées de ce processus. Celles-ci sont affirmées comme étant rigoureuses mais en fait elles apparaissent floues lorsque les disciplines sont mises bout à bout. Ceux qui se situent dans des avant-gardes interdisciplinaires critiquent les hypothèses construisant les disciplines et leurs courants. Penser en interdisciplinarité en reconnaissant les catégories instituées du savoir et en dialoguant aux multiples frontières tracées par les champs disciplinaires doit permettre de mieux reconnaître les limites de chacun pour comprendre et interpréter. Ce recul (au sens d'un déplacement) critique que constitue l'interdisciplinarité éclaire les myopies et les enfermements actuels du savoir. En prendre conscience doit permettre de faire émerger de nouveaux regards et sans doute par fractionnements et regroupements favoriser l'émergence de nouvelles disciplines mieux à même de répondre aux questions pratiques des sociétés dans un contexte de transformation¹.



¹ L'article ne développe pas l'exemple du traitement d'un point de vue interdisciplinaire d'un objet par différents champs de la connaissance. Ceci nécessiterait un article en soi. Si l'on prend le cas de la monnaie, il est possible de considérer que cette confrontation est au cœur notamment d'Aglietta et Orléan (Aglietta, M., Orléan, A. (1998). *La monnaie souveraine*. Paris : Odile Jacob), de Théret (Théret, B. (2008). *La monnaie dévoilée par ses crises*. Paris : Éditions de l'EHESS), de Servet (Servet, J.-M. (1998). *L'euro au quotidien, une question de confiance*. Paris : Desclée de Brouwer ; Servet, J.-M. (2012). *Les monnaies du lien*) et de Graeber (Graeber, D. (2011). *Debt : the First Five Thousand Years*. Brooklyn (N. Y.) : Melville House.

Le *grand renversement* en cours a ébranlé les institutions économiques et financières¹. Nous avons vécu une nouvelle mondialisation et l’effondrement de vastes systèmes de pensées qui, comme naguère le marxisme, l’approche systémique ou le structuralisme, avaient englobé des disciplines différentes dans une approche commune. Aujourd’hui l’approche interdisciplinaire peut contribuer à repenser les raisons des failles du savoir, à percevoir ses bévues et à introduire une reconstruction des rapports entre disciplines et même celles-ci. Elles apparaissent en effet orphelines des grands cadres théoriques passés. Mais la difficulté d’appréhender une idée présentée comme nouvelle constitue un obstacle à la compréhension d’un enseignement ou de la présentation de travaux de recherche. Sa nouveauté même fait qu’elle sort des représentations communément admises. Or, le déclenchement d’une des plus profondes crises que les systèmes de production, d’échange et de financement aient connue depuis le XIX^e siècle facilite l’apparition de ruptures dans la pensée dans le domaine économique et financier pour le moins car ceci apparaît d’abord comme un échec du savoir. Une large fraction de la réalité a été laissée de côté par celui-ci parce que les interprétations pensées comme scientifiquement légitimes étaient trop souvent soumises aux seules normes du marché et réduites aux conclusions de modèles économétriques. D’où une triple incapacité : celle de prévoir, puis celle d’apprécier rapidement l’ampleur du désastre et enfin celle de produire des alternatives visant à nous prémunir contre de futures déflagrations. Mais du fait de cette crise, l’improbable, voire ce qui apparaissait comme impossible, est devenu possible dans les esprits des auditeurs. Par exemple, quand en 2006 j’utilisais une expression comme “trou noir de la financiarisation” ou quand je projetais un schéma de la financiarisation dont la partie supérieure intitulée “Transformation et spéculation” prenait les apparences du sommet d’un champignon atomique², une large partie de mes interlocuteurs se demandaient si je n’exagérais pas les ‘effets négatifs’ de la financiarisation. Les auditeurs les plus critiques pensaient, pour la plupart, en termes d’excès des marchés et d’effets néfastes, et non comme une défaillance

¹ Servet, J.-M. (2010). *Le Grand Renversement. De la crise au nouveau solidaire*.

² *Ibid.*, p. 175.

systemique. Avec le krach, l'écoute et les représentations, en ce domaine comme en d'autres, ont progressivement changé ; pas pour tous mais pour un nombre grandissant, de plus en plus insatisfaits des réponses toutes faites produites par leurs champs disciplinaires respectifs. Un doute s'est installé quant à la capacité des connaissances instituées de répondre aux besoins de savoir.

Toutefois, même si le scepticisme grandit, il est exceptionnel que les changements de paradigmes soient immédiatement compris puis acceptés. La plupart des contemporains pensent l'avenir en espérant découvrir le futur dans un rétroviseur qui ne révèle que des idées surannées. Il convient donc de concrétiser les propositions nouvelles, notamment face à des étudiants ayant peu d'expériences¹, que ce soit celle d'une pratique avancée de la recherche ou celle d'une administration d'organisations. Comment faire ? Recourir aux œuvres d'artistes n'ayant *a priori* aucun rapport direct avec les sciences sociales facilite ce travail de rupture idéologique, au sens d'introduire une nouvelle logique des idées. Qui mieux en effet que certains courants avant-gardistes de la peinture, de la littérature, de la musique et des arts en général anticipent les ruptures essentielles dans les façons de penser et d'être ? Les artistes peuvent donc appuyer la réflexion sur la nécessité et la possibilité pour les sciences sociales et humaines de penser en interdisciplinarité pour comprendre la

¹ Tel est l'un des objectifs d'un cours nouveau qui m'a été demandé d'enseigner pendant trois années consécutives jusqu'à l'automne 2012 à l'Institut des Hautes Études internationales et du développement de Genève sous l'appellation *Interdisciplinarité et épistémologie*, cours obligatoire pour tous les étudiants en deuxième semestre du master en études du développement, le responsable du mastère (Jean-Louis Arcand) définissait ce cours selon ses propres termes comme un 'enseignement choc'. Certains étudiants, que je peux sans doute qualifier de façon caricaturale comme 'pragmatistes anglo-saxons', venus chercher un enseignement leur donnant des 'trucs' pour faire ce qu'ils tenaient pour de la recherche, réagissaient pendant le cours même en commentant celui-ci sur leurs pages *Facebook*... Je l'ai appris d'étudiants qui, à l'opposé des précédents, pensaient que ce type d'enseignement déconstruisant les illusions du savoir pouvait leur être utile. Une même réforme du master en études du développement, après une tentative de séparer pour ce cours les étudiants anglophones (la majorité) et francophones (une minorité de plus en plus restreinte), a cessé de le rendre obligatoire, marquant aussi une étape supplémentaire dans la disparition d'approches interdisciplinaires à l'Institut depuis sa naissance par fusion imposée entre les ex IUED et HEI.

complexité du social et les frontières de chaque discipline et courants de celles-ci. Sans nul doute tant les intuitions que les abstractions des artistes et les décalages qu'ils opèrent leur permettent-ils de constituer des avant-gardes, parfois de dissimuler leurs critiques de l'ordre dominant ou de les rendre acceptables. Elles le font mieux que des savoirs qui théorisent et qui justifient ultérieurement les ruptures. En général, ce n'est que lorsque l'art devient explicitement un élément de contestation sociale de régimes autoritaires ou de mœurs surannées que les dominants et les bien-pensants combattent les artistes. La liberté qui leur est accordée et qu'ils s'accordent eux-mêmes paraît supérieure.



1. Apprendre à regarder autrement grâce à l'anneau de Möbius

Pour susciter un doute sur ce que nous croyons spontanément être la réalité, l'exercice de fabrication d'un ruban ou bande (on dit aussi anneau) de Möbius¹ constitue une bonne introduction. Ce ruban s'obtient en faisant subir une torsion à une longue bande de papier en collant ses deux extrémités. On la fend ensuite dans le sens de la longueur. À l'encontre de ce qu'on pourrait spontanément penser, on n'obtient pas deux rubans séparés ou emboîtés, mais un seul anneau. La torsion fait que celui-ci est vrillé et présente deux bords distincts et deux faces opposées. En ne considérant qu'une fraction de l'anneau, il est possible de prétendre que la bande de papier présente un dessus et un dessous, ou un bord droit et un bord gauche. Mais qui parcourt avec son doigt ce ruban découvre que

¹ Du nom du mathématicien et astronome de l'université de Leipzig August Ferdinand Möbius (1790-1868). De façon indépendante, Johann Benedict Listing (1808-1882) professeur à l'université de Hanovre découvrit lui aussi les propriétés topologiques de ce ruban en 1858. Ils avaient eu l'un comme l'autre comme professeur Carl Friedrich Gauss.

son collage et son découpage ont fait perdre toute signification à ces catégories. Du fait de la torsion créée dans la bande de papier, le doigt suivant une face de l'anneau se retrouve tantôt dessus, tantôt dessous, tantôt à gauche, tantôt à droite sans jamais avoir changé de face.

La présentation de cet effet pour les sciences sociales utilise une branche des mathématiques, la topologie. L'image de ce ruban, parce qu'elle sert depuis 1970 de logo universel pour désigner les matériaux recyclables et a été reprise par plusieurs entreprises sur des affiches ou des emballages, est aujourd'hui devenue commune, sans que ses propriétés soient largement connues. Le peintre et graveur néerlandais Maurits Cornelis Escher (1898-1972) a utilisé dans plusieurs de ses œuvres cette représentation, notamment dans *Ruban de Möbius II* (1963) où sont représentées des fourmis parcourant un tel anneau. Le tableau est reproduit sur la couverture de l'ouvrage de Jacques Lacan, *Le séminaire. Livre X. 1962/63. L'angoisse*. En recourant à cet assemblage, il mobilise pour la psychanalyse cet anneau donnant lieu à des expressions mathématiques et cite pèle mèle en exergue au chapitre qu'il lui consacre, comme disciplines ainsi interpellées : physique, linguistique, sociologie, physiologie et topologie¹.

En reproduisant l'anneau de Möbius, un apprenti chercheur peut être invité à comprendre sa discipline comme un positionnement relatif. En l'occurrence, celui-ci dépend d'options et ces derniers des hypothèses particulières constituant une discipline ou un de ses courants. Nous y reviendrons.

2. Les Voyages de Gulliver et la relativité des points de vue

Tournons-nous maintenant vers la littérature et prenons l'exemple des *Voyages de Gulliver* (1721) pour comprendre autrement le point de vue actuel des sciences sociales. Une partie de leurs débats contemporains était jadis (au XVIII^e siècle et jusqu'au milieu du XX^e siècle) occupée par la littérature qui a largement perdu cette fonction avec le développement même

¹ Lacan, J. (2004). *Le séminaire. Livre X*. Paris : Seuil, p. 101.

des sciences sociales et humaines. L'ouvrage de Jonathan Swift, que chacun croit plus ou moins connaître depuis son enfance, fait partie de cette catégorie d'œuvres plus novatrices en leur temps que les travaux de supposés savants. Elle ne l'était lors de sa parution que partiellement, car, pour ne pas subir la censure, son auteur n'a pas publié immédiatement une version intégrale de ces voyages imaginaires. Cette œuvre est réduite aujourd'hui le plus souvent à un livre pour enfants. En ne retenant généralement que les deux premiers voyages, elle est édulcorée. Sous cette forme, elle perd une grande partie de sa force satirique. Pas complètement, car les changements d'échelle d'observation et de situation, qu'impose la vie de Gulliver parmi des nains puis parmi des géants, interrogent aussi la position d'un observateur et la relativité des regards. On peut ainsi poser la question des échelles d'observation.

C'est bien parce que l'économisme (dont le néo-libéralisme¹ est un avatar) pense à macroéchelle (même au sein de la micro-économie du fait de la normalisation des acteurs standards) que lui échappe une large fraction de la réalité et qu'il n'a pas pu voir venir la crise. Il serait illusoire de croire que macroéchelle et microéchelle sont parfaitement complémentaires par ajustement. Les échelles sont des sortes de focales pour observer. Il convient de ne pas les confondre avec les *niveaux* et les *échelons* institutionnels de l'observation et de l'analyse (allant du quartier ou village à l'ensemble supra national). Certaines disciplines utilisent l'une et l'autre des échelles d'observation. C'est le cas de l'histoire. L'enquête ethnographique est par contre à microéchelle, même lorsqu'il ne s'agit pas d'observer une seule population, mais d'étudier des échanges entre populations. Faire de la pluridisciplinarité comme superposer les lunettes d'un presbyte, d'un myope et de différents astigmatés ne donne pas une meilleure vision ; pas plus que de s'équiper d'une paire de lunettes ayant devant l'œil gauche un verre pour voir de près et devant l'œil droit un verre pour voir de loin ; tout comme la mise en relation de ce que l'on perçoit à travers un microscope, les lunettes d'un myope et une longuevue est insensée. L'invention des verres progressifs permet une observa-

¹ J'argumente la distinction entre libéralisme et néolibéralisme, dans Servet, J.-M. (2010). *Le Grand Renversement. De la crise au renouveau solidaire*, p. 42.

tion à deux échelles différentes. Mais ils sont verres correcteurs auxquels l'utilisateur doit s'habituer et ils peuvent être soumis à la même analogie critique et les deux champs de vision des lunettes ne peuvent pas être utilisés indifféremment pour lire ou voir au loin par exemple. On ne peut pas ajouter bout à bout les visions produites par des perspectives différentes ou les superposer pour obtenir un résultat global. Pour illustrer la différence des focales et des échelles d'observation¹, reprenons ici l'exemple de l'étude de la consommation donné par le sociologue Dominique Desjeux. Ses recherches manifestent ces changements d'échelle :

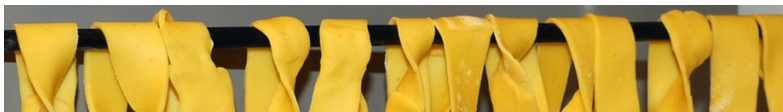
- l'observation peut être celle des achats individuels d'un point de vue psychologique ou psychanalytique (plaisir à la rétention ou à la dépense) ou dans une ethnographie des actes d'échange²;
- ce peut être l'étude des mécanismes de la demande et de la consommation selon les principes généraux de 'l'économie de marché' construite par les économistes ;
- ce peut être une analyse de la 'société de consommation' et des relations statutaires liées à la consommation (on voit des groupes sociaux différents s'affronter à travers leur *consumation*).

Cela montre que, dans les deux derniers usages des échelles, on trouve deux disciplines différentes ; l'économie et la sociologie oeuvrent à macroéchelle (quelle que soit la dénomination qui est donnée à leurs recherches) alors que d'autres sociologues, des anthropologues et des psychologues travaillent à microéchelle. Toutefois, un travail à microéchelle ne se réduit pas à l'étude de cas particuliers. Ainsi le psychanalyste Wilhelm Reich (1897-1957) a-t-il compris dans *La psychologie de masse du*

¹ Desjeux, D. (1998). *Les échelles d'observations en sociologie*. Dans Vinokor, A. (dir.), *Décisions économiques*. Paris : Economica, pp. 355-358 (résumé) et dans Actes du Colloque de Chantillon (16-18 oct. 1996), *L'interdépendance des niveaux de décisions*, 2 volumes, Paris X Nanterre et Landy, F. (2002). *Changements de focale. Les échelles du développement rural et de la sécurité alimentaire*. Dans Landy, F., Chaudhuri, B. (dir.), *De la mondialisation au développement local en Inde. Questions d'échelles*. Paris : CNRS, pp. 223-245.

² Voir par exemple : Moles, A. (1976). *Micropsychologie et vie quotidienne*. Paris : Denoël.

fascisme (ouvrage rédigé entre 1930 et 1933) les mouvements fascistes comme une expression de la structure caractérielle irrationnelle de l'individu moyen. On pourrait aussi inclure dans cette démarche Erich Fromm notamment dans *The Sane Society* (1955) pour comprendre la société capitaliste comme aliénée¹. En additionnant ou en superposant des visions à des échelles différentes, on saisit des différences, mais on n'obtient pas une image idéale synthétisant le résultat de tous les points de vue. L'illusion de se compléter est forte. On découvre à l'infini des différences. Toutefois ces situations particulières rendent impossible une vision d'ensemble. Le risque d'incohérence en additionnant les choix des disciplines (ou courants au sein de chacune d'elles) est par conséquent élevé, si n'est pas mené un travail de déconstruction (au sens de compréhension des idées constitutives) de chaque discipline (et courants de celle-ci) révélant notamment leurs échelles particulières d'observation aboutissant à une reconstruction de la façon de penser les objets d'étude. Cet exercice est une condition indispensable à la pratique de l'interdisciplinarité.



Les résultats obtenus à divers niveaux et selon différentes échelles d'observation peuvent apparaître contradictoires. Prenons l'exemple de la mesure du taux d'épargne. Supposons que, dans un pays, l'essentiel de l'épargne des populations se fasse sous forme d'associations rotatives d'épargne et de prêt. Dans ces tontines², chaque membre reçoit à tour de rôle le montant global épargné par chacun des membres du groupe. Supposons que

¹ Sur cette dimension voir édition de poche : Fromm, E. (1969). *The Sane Society*. New York : Fawcette Premier Book, notamment pp. 122-125.

² Lelart, M. (1990). *La tontine : pratique informelle d'épargne et de crédit dans les pays en voie de développement*. Paris : John Libbey ; Servet, J.-M. (1995). *Epargne et liens sociaux, études comparées d'informalités financières*. Paris : Association d'Economie Financière ; Servet, J.-M. (2006). *Banquiers aux pieds nus*. Paris : Odile Jacob.

la somme remise à tour de rôle à chaque membre est dépensée immédiatement en achat de biens de consommation ou en achat de biens qui ne sont pas enregistrés comme investissement parce qu'ils sont le fait de structures informelles d'échange et de production. Ces tontines absorbent alors les encaisses oisives et par conséquent macro-économiquement le taux d'épargne, tel que pourra l'enregistrer la comptabilité nationale du pays, sera considérablement réduit. Pourtant, dans le même pays, des enquêtes auprès des ménages révéleraient que la part du revenu épargné à travers des groupes tontiniers est considérable.

Si la science économique se sub-divise entre microéconomie et macroéconomie, ces deux sous-disciplines procèdent en fait par catégories générales qui sont toutes situées à macroéchelle. La conséquence est, par exemple, que pour les économistes se réclamant de l'une ou de l'autre le consommateur, le producteur, l'investisseur, l'épargnant, etc. sont supposés asexués. L'*homo œconomicus* est comme l'indique en latin son préfixe *homo*, non un homme, mais un neutre : homme ou femme ; même si la rationalité supposée de l'*homo œconomicus* fondée sur le marché a de fait une forte connotation virile (on voit ainsi au sein d'une prétendue science un préjugé sexiste...). Les économistes peuvent observer des conséquences des particularités des comportements masculins et féminins, mais la constitution de leur discipline n'a pas intégré cette spécificité du fait de leurs hypothèses fondatrices à macroéchelle.

Revenons maintenant aux voyages de Gulliver. Le troisième voyage doit encore retenir notre attention. Gulliver y découvre un monde dominé par le savoir des astronomes. Jonathan Swift ridiculise leur prétention à régir la société dans ses moindres détails. Les habits, les maisons et les plantations notamment sont soumis à des principes prétendus 'scientifiques' et mesurés au sextant au point de rendre ce monde très inconfortable et peu efficace, à l'opposé même des prétentions de ces *projeteurs*. Le déclenchement d'une des plus profondes crises que le capitalisme ait connue nous renvoie à leur prétention. Belle leçon pour notre époque où ce ne sont pas des astronomes comme Newton du temps de Swift, mais des économistes, dont un grand nombre sont ingénieurs de formation, tout aussi imbus de leur savoir, qui ont prétendu soumettre *scientifiquement* les sociétés aux normes du marché et eux aussi les réduire à des cal-

culs mathématiques. Chez ces ingénieurs¹, l'application de modèles (où la reproduction avec perfectionnement l'emporte sur l'innovation et la création) et la confiance absolue dans ce qu'ils ont considéré du fait de leur formalisation de plus en plus ésotérique comme étant la science, sont pour beaucoup dans leur incapacité d'anticiper la crise et dans le respect que leur ont accordés des décideurs ainsi tout autant conseillés que bernés. Ce qui s'est statistiquement traduit par un rétrécissement des indicateurs de la production et des échanges a révélé leur triple incapacité : celle de prévoir, puis celle d'apprécier rapidement l'ampleur du désastre et enfin celle de produire des alternatives nécessaires pour nous prémunir contre de futures déflagrations. Ces défaillances intellectuelles constituent un défi actuel pour les chercheurs et les enseignants en sciences humaines et sociales.

Quant au quatrième voyage, il conduit Gulliver dans une île où les êtres les plus intelligents sont les chevaux alors que l'espèce humaine, connue là-bas sous l'appellation de *Yahous*, est dans un état bestial et est livrée à ses instincts. Autre leçon sur les évolutions improbables. La référence à un texte ancien, comme celui de Swift, correspond aussi à la capacité plus forte d'introduire dans certains cours une relecture des classiques. Ces armées supposées "mortes"² sont porteuses d'idées nouvelles, parce qu'elles sont une autre façon de regarder et de comprendre. Ainsi l'enseignant peut répondre à une demande d'explications en faisant référence à des auteurs trop vite oubliés dans la phase d'hégémonie du néo-libéralisme,

¹ Tous ne tombent pas dans ce travers, comme l'illustrent les publications critiques d'ingénieurs devenus économistes dans les universités françaises, comme Michel Aglietta, Frédéric Lordon, Claude Mouchot, André Orléan ou Bruno Théret. La vague de l'intégration des ingénieurs et mathématiciens économistes s'est faite croissante à partir des années 1980 jusqu'à faire perdre à l'économie une grande partie de son sens comme science sociale, même si les noms que je viens de citer prouvent, mais en tant qu'exceptions, que la conversion peut être heureuse. Le problème provient parfois moins des carences en sciences sociales de ces ingénieurs que des prétentions d'apprentis mathématiciens venus de l'économie, aveugles aux limites des outils qu'ils mobilisent comme on le voit dans de nombreux travaux de l'école d'économie de Toulouse ou celle de Paris.

² Dockès, P., Servet, J.-M. (1992). Les lecteurs de l'armée morte : note sur les méthodes en histoire de la pensée économique [contribution au Colloque *Editing Economists and Economists as Editors*, Lausanne 26-27 septembre 1991], *Revue européenne des sciences sociales*, 92, 341-364.

comme Keynes, Schumpeter, Marx, et Smith notamment. La lecture qu'il est possible d'en donner aujourd'hui permet aux étudiants d'en produire une vision nouvelle. Ces auteurs plus ou moins anciens remplissent la même fonction qu'un voyage dans le temps et dans l'espace.



3. L'analogie des couleurs

La capacité que nous aurions de découper des champs du savoir au sein de l'ensemble des activités humaines, aussi facilement qu'on peut spontanément l'imaginer à partir d'unités d'enseignement et de recherche doit être mise en cause. Là encore, pour le montrer, sortons du champ restreint des sciences sociales et humaines. Pour dénoncer l'illusion du découpage de ce qui serait des champs de la réalité ayant chacun leur correspondant dans les coupures entre les différentes disciplines, prenons une classification, qui n'a rien à voir directement ni avec le social ni avec l'enseignement ou la recherche, et qui est au cœur de nos habitudes : notre appréhension que nous croyons spontanée des couleurs.

Classer les couleurs est une certaine façon de regarder, de rapprocher, d'opposer et d'ordonner. Une couleur paraît *a priori* évidente à chacun d'entre nous. Or elle n'existe pas en soi. L'impression visuelle produite par une lumière sur la surface d'un objet mobilise trois éléments : tout d'abord une source d'énergie lumineuse, ensuite quelque chose sur lequel tombe cette lumière (ce peut être un objet mais aussi de l'air) et enfin un récepteur (un œil couplé à un cerveau ou ce qui en tient lieu, ce qui implique pour l'être humain des éléments biologiques et culturels). La nuit, ou dans une pièce où l'intensité lumineuse faiblit, les couleurs s'estompent voire disparaissent. Cette construction des couleurs dans l'esprit humain peut se rapprocher de la construction des objets et des outils de la connaissance par hypothèses.

On peut donc, si la vision des couleurs est une construction physico historico culturelle, s'interroger sur le fait de savoir si les humains voient tous de la même façon les milliers de couleurs et de nuances de couleurs inventoriées¹. Il paraît évident à tout traducteur que les langues n'en retiennent qu'un nombre restreint et qu'elles ne les classent pas de la même façon. En breton, *glas* désigne aussi bien les plantes ou les animaux de couleur verte que le ciel ou la mer que l'on reconnaît en français comme étant bleu. L'italien par contre distingue le *blu* de l'*azzurro* (qui vient de l'arabe *lazurd*), que beaucoup d'autres langues, comme le français ou l'anglais, confondent communément dans une seule catégorie générale appelée *bleu* ou *blue*. Le latin avait plusieurs termes pour désigner les couleurs reconnues comme 'bleu' en français et elles inspiraient aux Romains au mieux leur désintérêt, au pire leur méfiance. Nous sommes là dans des cultures qui partagent des racines linguistiques indo-européennes et qui sont très proches géographiquement et historiquement. Il est remarquable que certaines façons en Europe de hiérarchiser les couleurs en terme positif ou négatif, de les considérer comme essentielles ou accessoires peuvent être communes du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest du continent et au delà avec les Européens émigrés en Amérique du Nord ou en Australie. Elles peuvent s'opposer à une vision africaine, chinoise, mélanésienne, amérindienne ou indienne des couleurs. Ces classifications sont donc indépendantes de l'environnement immédiat des paysages et de la luminosité. Cela fait de l'appréhension des couleurs un élément d'abord culturel et historique, dont on peut suivre certaines évolutions. Quand on évoque le choix de couleurs dans une société, il faut toujours tenir compte des capacités de la produire et, de ce point de vue, le développement de l'industrie chimique a changé beaucoup de choses par rapport à l'ancienne fabrication de ces ingrédients à partir de plantes, d'animaux et de minéraux.

¹ Je dois à une conférence donnée au début des années 1970 par Pierre Maclouf (aujourd'hui professeur de sociologie à l'université Paris Dauphine) au Cercle d'anthropologie de l'INSA de Lyon (animé par Jean-Marie Auzias) d'avoir découvert la diversité de la division des couleurs et aux travaux de Jean-Marie Hombert qui fut aussi membre du Cercle d'Anthropologie (et plus tard directeur adjoint du CNRS) d'avoir découvert celle de la diversité des classifications des odeurs, par les études qu'il a dirigées à l'Institut des Sciences de l'Homme à Lyon dans les années 1980-1990.

Un des éléments les plus troublants dans l'appréhension et le classement des couleurs est que l'on peut désigner celle d'un objet selon la ou les langues que nous parlons ; mais nous sommes incapables de la définir. D'autant plus que désigner en français un vin comme étant 'blanc' peut surprendre car le vin n'a pas la couleur du lait, tout comme on peut relever que le raisin blanc est en fait jaune ou vert. Comme le remarque Ludwig Wittgenstein : "Si l'on demande : 'que signifient les mots rouge, bleu, noir, blanc ?' nous pouvons bien entendu montrer immédiatement des choses qui ont de telles couleurs. Mais notre capacité à expliquer la signification de ces mots ne va pas plus loin"¹. Ce qui se présente comme un habit des choses, ce qui les recouvre², se révèle une abstraction. Car les définitions de la couleur tant par la physique (la lumière) que par la chimie (les composants d'une teinture) sont des constructions éloignées du sens commun. Il est possible de procéder de même pour les saveurs, les sons ou les odeurs, tout aussi difficiles à définir de façon abstraite et dont l'ordonnancement est tout aussi culturel. Leurs classifications sont très différentes d'une société à une autre et elles évoluent au fil du temps. Tout un chacun voit des couleurs, entend des sons, éprouve des goûts (opposition sucré/salé, aigre/doux, etc.) comme des faits présumés objectifs que tout le monde est supposé voir, entendre ou sentir de la même façon et ordonner de façon positive, négative, hiérarchiquement supérieur, hiérarchiquement inférieur, etc. On reconnaîtra que de nombreux philosophes ont depuis longtemps disserté sur les capacités d'entendement, les catégories communes et particulières (voir notamment Locke ou Diderot). Or, s'il n'existe pas une division commune et universelle des couleurs, des odeurs, des saveurs, ou des sons, née de l'expérience, comment pourrait-il objectivement exister dans les sociétés humaines des dimensions auto-

¹ Ludwig Wittgenstein, *Bemerkungen über die Farben*, 1, 68 cité dans : Pastoureau, M. (1999). *Dictionnaire des couleurs de notre temps. Symbolique et société*. Paris : Bonneton, p. 7.

² Le mot 'couleur' vient du latin *color*, qui se rattache au groupe de *celare* (cacher) qui a donné aussi le terme 'sceller' selon : Rey, A. (dir.) (1992). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, article Couleur, vol. 1. On trouve encore en français l'expression 'sous couleur de' pour signifier 'sous prétexte de'. Remarquons que l'autre terme français qui réfère aux couleurs, 'chromatique', vient du grec *chrôme* qui renvoyant à *croos*, qui désigne la peau, comprise comme ce qui cache le corps.

nomes universellement reconnues qui seraient le politique, l'économique, le social, etc. ? La diversité historique et culturelle de l'appréhension des sons, des couleurs, des saveurs, des odeurs, ainsi leur insertion dans des catégories que seul un milieu éduqué à cette classification et désignation reconnaît entretiennent cette analogie avec l'appréhension du supposé 'réel' par des disciplines. Les sensations positives, négatives ou neutres par rapport à telle ou telle de ces catégories passent pour des évidences. Mais elles résultent d'une construction mentale et peuvent être comparées aux champs que se partagent les savoirs sur la société et aux facteurs explicatifs qui sont retenus par tel ou tel courant des sciences sociales, y compris dans les mutations qui s'opèrent dans cette appréhension. Le bleu devient couleur positive ou négative tout comme, par exemple, la question de la production devient essentielle ou secondaire par rapport à la circulation des richesses.

Cette impossibilité de traduire mot pour mot les couleurs d'une langue à l'autre se retrouvent dans le choix de certains termes techniques ou conceptuels. Par exemple, les traducteurs de *La Richesse des nations* d'Adam Smith, se sont heurtés à l'incapacité de rendre par trois termes spécifiques en français : *capital*, *stock* et *funds*. Si les traductions anciennes ont entretenu la confusion, la nouvelle traduction parue chez Economica précise entre crochets après chaque usage du mot 'capital' ou 'fonds' lequel des termes anglais est employé par Smith parce qu'il est impossible de trouver un équivalent exact pour chacun des trois termes pas plus qu'il n'est possible de traduire les différentes couleurs dans une autre.

4. Problèmes des champs disciplinaires et de leurs frontières

Les coupures entre disciplines ne sont pas plus naturelles que la classification des couleurs ou le vocabulaire d'une langue, au sens où chacun des champs du savoir ne peut pas sans contestation s'approprier ce qui serait un espace universellement reconnu de la réalité. Elles sont des constructions institutionnelles et, en conséquence, elles n'ont rien d'achevé ni de définitif. Les anciennes divisions de lettrés chinois, indiens, musulmans,

de l'Antiquité gréco-latine ou du Moyen-Âge européen ont peu à voir avec les divisions actuelles de nos savoirs. Ces lettrés n'étaient pas ignorants. Ils savaient. Mais ils savaient autrement parce que leurs classements pour comprendre ce qu'ils voyaient et ce qu'ils vivaient différaient, ainsi que leurs façons d'agencer les dépendances, les causalités, etc.

Si l'on se réfère au critère institutionnel de l'existence de départements et de facultés spécialisés dans des universités et collèges d'enseignement ou institutions de recherche correspondant à la fois aux domaines et aux techniques, il est possible de reconnaître aujourd'hui une bonne vingtaine de disciplines dans le seul champ des sciences sociales et humaines¹ auxquelles s'ajoutent leurs techniques auxiliaires. On peut citer pêle-mêle : l'histoire, la géographie et l'environnement, la démographie, la sociologie, l'économie, la psychologie (et la psychanalyse), l'ethnologie et l'anthropologie, la linguistique et la sémiologie, les sciences politiques, juridiques, religieuses et de l'éducation, de gestion, la philosophie, auxquels il est possible d'ajouter les arts plastiques, l'architecture et l'urbanisme, la musique, la littérature, le théâtre, la danse, l'éducation physique, la théologie et la communication. À noter que certains savoirs donnent lieu à des disciplines nouvelles reconnues ou en voie de constitution, en quelque sorte mixtes au sein des sciences sociales comme la psycho-sociologie, l'ethnomusicologie ou l'économie du droit, mais aussi du fait de l'inscription des activités humaines comme partie de la nature (ainsi que le propose l'écologie dite 'globale'). On constate que certaines disciplines sont auto-désignées (ou non) comme étant des sciences : par exemple on dit 'économie' mais aussi 'sciences économiques' comme on parle de 'droit' ou de 'sciences juridiques', de 'gestion' ou de 'sciences de gestion'. On peut employer un singulier ou un pluriel pour dénommer 'la science politique' ou 'les sciences politiques'. Il est intéressant de considérer le suffixe qui, ajouté au radical de chaque discipline, a permis de forger un nouveau terme pour la désigner et la distinguer des autres. Il convient de remarquer

¹ Cette réflexion s'appuie essentiellement sur les rapports en sciences sociales. Il est évident que l'interdisciplinarité ne peut s'arrêter là. Il est intéressant à ce propos de lire l'article "Interdisciplinarité" de l'*Encyclopædia Universalis* qui a pour objet essentiellement la collaboration entre la physique, la biologie, la chimie et les mathématiques.

qu' alors qu' en français les suffixes viennent surtout du latin, pour ce qui est des disciplines leur origine est la plupart du temps grecque (la transmission ayant pu être faite par le latin). Cette consonance grecque manifeste leur construction savante. Certaines racines peuvent n' entrer dans aucune des grandes catégories que l' on va relever. C' est le cas d' anciens savoirs enseignés dans les premières universités européennes comme :

- le droit (qui est formé à partir de l' objet même de l' étude, l' ensemble des lois et des règlements d' un peuple en remarquant que le latin donnera aussi à partir de *jus* (le droit) les sciences juridiques,
- la médecine, *medicina*, est en latin l' art de guérir, la potion, le remède et *medicinus*, le médecin,
- auxquels il convient d' ajouter l' histoire (qui est d' abord une ' enquête'). L' autre première discipline est la théologie, dont le suffixe va servir à constituer de nombreuses disciplines. *Logie*, du grec *logos*, discours et raison et *logia*, théorie, comme dans ethnologie, anthropologie, sociologie, psychologie, graphologie ou géologie, écologie (*oikos logos*, qui partage l' *oikos* avec l' économie, l' *oikos nomos*). Les autres suffixes désignant les diverses disciplines sont :
- *nomie*, du grec *nomos*, l' ordre comme dans l' économie (*oikos nomos*, un ordre de la maison) mais aussi dans astronomie et gastronomie ;
- *graphie*, qui vient du grec *graphos*, *graphia*, *graphein* relatif au dessin ou à l' écriture, comme géographie, démographie ou ethnographie ;
- *analyse*, l' *analysis* étant en grec la décomposition ou la résolution comme la psychanalyse ;
- *ture*, désigne en grec ce qui laisse une trace (comme la queue d' un animal sur le sol), comme architecture ou littérature ;
- *ogie* comme pédagogie ; le terme ' pédagogie' est dérivé du grec *paidagôgia* désignant la direction et l' éducation des enfants (en grec

le *paidagôgos* était l'esclave chargé de conduire un enfant à l'école, et le précepteur, au sens propre, celui qui conduit les enfants, *pais*, *paidos* désigne un enfant (d'où aussi la discipline médicale qu'est la pédiatrie) alors que *agôgos* est celui qui conduit, *agein* signifie conduire, mener (et correspond au latin *agere* ayant sens d'agir) ;

- ou *ique*, qui marque une relation ou une caractéristique et que l'on trouve dans aquatique, humoristique, mélodique et pour les disciplines dans linguistique, statistique, mathématiques, logistique, musique ou rhétorique.

Cette complexité et cette diversité largement incohérente de la désignation des disciplines s'expliquent par le fait qu'elles ont émergé au cours d'un long processus inachevé. On peut retrouver par exemple des objets reconnus et traités aujourd'hui comme 'économiques' (la formation des prix par exemple, les monnaies, la taxation ou le commerce) dans des textes antiques ou médiévaux, non seulement en Europe mais dans les pays d'Islam, en Inde ou en Chine sans que l'on puisse y trouver l'enseignement d'une discipline ou une réflexion ayant par sa globalité les caractères de ce que nous appréhendons aujourd'hui comme étant l'économie. On conserve l'exemple d'un débat sur la taxation du fer et du sel entre lettrés chinois en 80 de notre ère¹, qui pose la question (récurrente) de l'articulation du privé et du public. Toutefois c'est par une projection de nos propres classifications des faits de société, relatifs à la production, aux échanges et au financement, que ces questions pouvant relever jadis de l'éthique, du juridique ou de la politique sont désignées comme relevant de l' 'économique'. L'émergence de l'économie en tant que discipline, à la différence de l'histoire ou du droit, ne date que de la fin du XVII^e et surtout du XVIII^e siècle, de même que la démographie (voir l'expression première 'arithmétique politique' pour dire statistique). Les premières chaires spécialisées en économie comme nouveau savoir pratique datent en Italie du milieu du XVIII^e siècle avec Antonio Genovesi à Naples et Cesare Beccaria à Milan et du début du XIX^e siècle dans le reste

¹ Lun, Y. (1978). *La Dispute sur le Sel et le fer*. Paris : Seghers.

de l'Europe¹. Avant l'économie était mêlée aux analyses politiques chez les mercantilistes du XVI^e et XVII^e et plus avant encore aussi aux analyses morales et politiques chez les scolastiques du Moyen-Âge. En s'opposant à une idée largement répandue, Claude Lefort² a montré que les écrits *politiques* de Machiavel ont également une dimension *économique* au sens où ils traitent de relations de production et d'échange, précisément parce qu'une pensée économique n'est pas alors autonome d'une pensée sur le pouvoir. La sociologie, reconnaissant des phénomènes dépassant les intentionnalités individuelles, ne remonte qu'au XIX^e siècle³. Il est significatif qu'elle date de la découverte des microbes, qui manifeste une autre forme d'interdépendance des humains. On peut parler d'une similitude des deux types de discours. La psychanalyse à la fin du XIX^e siècle est marquée par une 'découverte', celle de l'inconscient, etc. Cela ne signifie nullement que personne ne se soit préalablement interrogé sur les groupements et les mouvements sociaux ou sur le fonctionnement de l'esprit humain ou sur les tabous par exemple.

Ajoutons que, dans les institutions universitaires et les académies, les espaces de formation et de recherche spécialisés sont regroupés ou subdivisés de façon différente selon les pays. Le découpage entre disciplines n'est pas identique tant pour des raisons historiques de reconnaissance institutionnelle des disciplines que parce que chacune d'elles peut être comprise différemment (un processus renforçant l'autre). Par exemple la géographie peut être considérée comme proche de la géologie en tant que géographie physique ou bien être considérée comme une science sociale parce que prédomine la géographie humaine. On peut citer aussi le cas de la psychologie associée ici avec la sociologie, là avec la médecine. Si

¹ Audegean, P. (2007). Leçons de choses. L'invention du savoir économique par ses premiers professeurs : Antonio Genovesi et Cesare Beccaria, *Astériorion*, 5, [mis en ligne le 13 avril 2007, <http://asterion.revues.org/824>].

² Lefort, C. (1978). *Machiavel : la dimension économique du politique*. Dans Lefort, C. *Les formes de l'histoire. Essais d'anthropologie politique*. Paris : Gallimard, pp. 127-140. Outre la lecture de certains passages du *Prince*, Claude Lefort cite les *Ritratti delle cose dell'Alemagna* [*Rapport sur les choses d'Allemagne, 1508-1512*] et les *Ritratti delle cose di Francia* [*Rapport sur les choses de France, 1510*].

³ Voir en ce sens l'exposé de sa méthode par Émile Durkheim, dans : Durkheim, É. (1950). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France.

l'on prend l'exemple des études urbaines, on constate¹ une grande diversité de leur implantation disciplinaire. Elles ont été dominées en Asie par des économistes, des géographes et des planificateurs urbains ; en Afrique par des géographes, des sociologues et des politologues ; en Amérique latine par des sociologues, des architectes et des planificateurs ; et dans le Cône Sud par une proportion importante d'économistes. Dans la plupart des pays latino-américains, les planificateurs urbains doivent posséder les qualifications d'architectes, dont on sait que les conditions d'obtention ne sont pas uniformes à travers le monde.

Ce découpage des disciplines et l'autonomie croissante de certaines ont été pour l'essentiel élaborés et institués entre le XVIII^e et le début du XX^e siècle dans le monde occidental au fur et à mesure de leur émergence et de leur émancipation. Ces divisions sont en partie un héritage car certaines d'entre elles ont une histoire plus longue. Elle les a en partie constituées telles que nous pouvons aujourd'hui les observer. L'Europe elle-même a bénéficié dès le Moyen Âge de la confrontation intellectuelle des mondes islamique, juif et chrétien par exemple dans le creuset qu'a été l'Andalousie, région héritière des invasions dites 'barbares' et d'influences de l'ensemble du bassin méditerranéen par la romanisation d'un espace antérieurement sous influences hellénique et phénicienne. L'absence de cloisonnements disciplinaires qui, plus tard, engendrent les fortes spécialisations techniques du savoir, telles que nous les connaissons, a sans doute favorisé ces échanges. Cela a été rendu également possible au sein de vastes espaces par l'usage de langues communes savantes, tels que le grec et le latin pour les uns, l'arabe ou le sanscrit pour d'autres et l'écriture chinoise en Orient. Chacune de ces langues était immédiatement une langue commune aux savants de l'époque par rapport aux parlers vernaculaires. À l'inverse, aujourd'hui dans la plupart des pays, l'anglais se surajoute à des langues savantes particulières ayant localement ou plus largement une longue histoire. Il a prétention à éliminer ces langues considérées par beaucoup comme inférieures parce que locales ou de diffusion restreinte. Celles-ci retrouvent en quelque sorte un statut de langues 'vulgaires' qu'elles avaient quand le latin était la langue des échanges sa-

¹ Hillenkamp, I. (2007). *La gouvernance urbaine au Nord et au Sud*. Genève : IUUED, p. 20.

vants en Europe. Mais l'anglais est trop souvent réduit par certains de ses locuteurs à l'état de pidgin appauvrissant la pensée et se faisant le vecteur de propagation et de domination de la pensée dominante du moment, le néolibéralisme. La nécessité pour se comprendre entre locuteurs maîtrisant plus ou moins bien la langue commune oblige chacun à peu nuancer et à laisser de côté les critiques de fond et épistémologiques. Ceci favorise une sorte de pensée formalisée ou prétendue pratique, notamment constituée de commentaires de modèles, de 'données' statistiques et de corrélations prises pour des résultats expliquant, mais qui remettent peu en cause les catégories, statistiques ou non, elles-mêmes données le plus souvent à penser comme étant le 'réel' et non comme une représentation très particulière de celui-ci. Le souci médiatique de diffuser l'emporte aussi sur celui d'un approfondissement critique de la réflexion qui supposerait certes l'usage d'un sabir permettant de communiquer mais aussi la reconnaissance d'un pluri-linguisme effectif afin qu'existe une meilleure inter compréhension. Cette barrière de la qualité linguistique fonctionne alors comme un indicateur supposé d'un niveau. L'idéologie néolibérale s'est fortement appuyée sur ces mécanismes sélectifs portant sur une forme plus que sur la qualité du contenu pour asseoir son hégémonie au cours du dernier quart de siècle. L'écrivain Georges Perec a fait une satire de ce type d'approche dans "La mise en évidence expérimentale d'une organisation tomatotopique chez la soprano", un des cinq articles pseudo-scientifiques parus dans l'ouvrage posthume *Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques*¹.

Cependant à partir des découpages instituant les disciplines et donnant à chacune une reconnaissance variable, un statut plus ou moins élevé dans l'ensemble des savoirs, on constate des évolutions internes considérables qui peuvent faire que leur contenu change complètement alors que l'appellation reste la même. Cela n'a rien de nouveau. La géologie était au Moyen-Âge un vaste ensemble de savoirs consacrés aux éléments terrestres (y compris donc des discussions qui concerneraient aujourd'hui les sciences humaines et sociales) et qui étaient opposés globalement à ce qui constituaient la théologie.

¹ Perac, G. (1991). *Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques*. Paris : Le Seuil.



5. Retour à un tableau

Alors que les avant-postes disciplinaires défendent des territoires et des intérêts de toutes sortes, des avant-gardes ouvertes à l'interdisciplinarité peuvent critiquer les hypothèses construisant les disciplines et leurs courants, et donc permettre de mieux reconnaître leurs limites, condition nécessaire mais non suffisante pour émettre et surtout reconnaître de nouvelles propositions théoriques propres à chaque champ du savoir ou partagées par plusieurs d'entre eux. Toutefois, penser ainsi en interdisciplinarité au sein de catégories instituées du savoir et dialoguer à leurs frontières supposent de reconnaître les raisons des myopies et des enfermements et l'approche interdisciplinaire peut ainsi permettre collectivement¹ de s'en prémunir au sein même de chaque discipline en identifiant ses limites par reconnaissance de celles des autres. Revenons à l'art et à un tableau qui pose à sa manière la question des illusions du réalisme de nos observations à travers les lunettes des disciplines.

Les historiens de l'art affirment que la première représentation d'un paysage européen réel, au sens où le lieu qu'il montre a pu être identifié, est exposée au Musée d'Art et d'Histoire de Genève. Il s'agit d'un tableau de Konrad Witz peint vers 1443. Destiné à la cathédrale de cette cité devenue un siècle plus tard la Rome protestante, il donne à voir notamment la ville de Genève, le riche terroir qui l'entoure et des voies de communication qui y donnent accès. Les foires de Genève sont alors leur apogée et voient affluer des marchands suisses, français, italiens notamment et la cité est convoitée par les ducs de Savoie. L'exposition de sa prospérité

¹ Darbellay, F. (2012). "L'interdisciplinarité 2.0 : un nouveau style de pensée à l'ère digitale ?", Contribution à la Conférence Open access, services, interdisciplinarité et expertises (Oasie) CNAM, 29 mars 2012, à paraître.

peut être comprise comme un élément de propagande dans la crise que traverse alors l'Église catholique. Le concile de Bâle (1431-1449) en lutte avec le pape a intronisé en 1440 comme pape dissident sous le nom de Félix V l'ex duc de Savoie, Amédée VIII, qui s'est retiré en 1434 dans la maison religieuse qu'il a fondée à Ripaille à quelques kilomètres de Genève sur la rive gauche du lac. En 1444, il s'est attribué l'évêché de Genève, vacant depuis la mort du précédent titulaire, le savoyard François de Metz. En 1449, contribuant à mettre fin au Grand Schisme d'Occident, Félix V renonce à la papauté en recevant du pape Nicolas V le privilège pour les ducs de Savoie de désigner les évêques dans leur territoire et à Genève. Cette crise avait pour racine la modification profonde des rapports entre Église et royauté, qui s'était opérée au cours du Moyen Âge.

Ces mutations politico-religieuses sont l'invisible du tableau, car à première vue, il illustre deux miracles : Jésus-Christ marchant sur les eaux et la pêche miraculeuse, qui lui a donné son nom (sans doute à tort). Mais son intérêt premier n'est pas aujourd'hui cette représentation du Nouveau Testament. Il est qu'on identifie au premier plan, la berge de la rive droite du Léman ; de l'autre côté de ce lac, la ville et en arrière plan des montagnes proches : de gauche à droite, les Voirons, le Môle, le Mont Blanc et le Petit Salève. Deux visions s'affrontent donc explicitement sur cette toile :

- une approche réaliste rendue par le cadre genevois et savoyard local en arrière plan, parfaitement reconnaissable à plus cinq siècles et demi de distance ; ce réalisme peut avoir la dimension politique qui vient d'être évoquée, le commanditaire ayant voulu une représentation de la prospérité de la cité pour vraisemblablement appuyer la reconnaissance de Félix V comme pape¹. Autres éléments de réalisme du tableau, sa construction comme perspective et la réfraction de la lumière sur l'eau, qui déforme les jambes du disciple Pierre marchant en direction du Christ.

¹ L'analyse la plus fine d'un point de vue politique de ce tableau a été faite par l'historien de l'art médiéval suisse Deuchler, F. (1986). Konrad Witz, la Savoie et l'Italie. Nouvelles hypothèses à propos du retable de Genève, *Revue de l'art*, 71, 7-16.

- un discours de vérité dogmatique fondée sur la croyance dans les Évangiles ; il peut s'appuyer sur le récit de la pêche miraculeuse (rapporté dans l'Évangile selon saint Jean chapitre 21 et dans l'Évangile selon saint Luc chapitre 5) et celui de Jésus marchant sur l'eau (rapporté par saint Jean au chapitre 6, saint Matthieu au chapitre 14 et saint Marc au chapitre 6).

On peut y voir aussi, comme Gilbert Rist me l'a judicieusement suggéré, la volonté du peintre de situer un récit ancien dans la vie de son temps : ce qui était vrai autrefois peut l'être aujourd'hui, faisant ainsi le lien entre la réalité de ce qu'on voit et le dogme de ce que à quoi l'on croit. On pense bien évidemment aux commentaires des *mesas campesinas* par Ernesto Cardenal, penseur de la théologie de la libération.

À ces discours de réalité et de vérité¹, s'ajoute une troisième dimension. Cette vision moderne s'oppose à la vérité des dogmes du Nouveau Testament et à la prétention de ce qui serait la représentation d'une réalité. C'est celle d'hypothèses qui permettent de construire cette représentation. En l'occurrence, les deux techniques utilisées par Konrad Witz (perspective et réfraction) sont des constructions. Nous ne voyons ce que nous croyons être une représentation du réel que parce que nous avons appris à lire une image. C'est notre regard, fait d'hypothèses pour comprendre, qui permet de (re)construire ce que nous tenons pour des réalités. Comme l'affirme Marcel Proust à propos d'un tout autre domaine : "Nous remplissons l'apparence physique de l'être que nous voyons de toutes les notions que nous avons sur lui, et dans l'aspect total que nous nous représentons, ces notions ont certainement la plus grande part"². En étant averti de ce biais, notre démarche doit donc être humble face à la certitude de savoirs prétendus 'scientifiques'. Enseigner comme mener une recherche c'est aussi et peut être surtout apprendre à douter, et à se prémunir contre les dogmes. C'est amener chacun à faire des choix dont il doit avec conscience mesurer les limites et les conséquences pra-

¹ Sur ces deux dimensions voir notamment : Jorion, P. (2010). *Comment la vérité et la réalité furent inventées ?*. Paris : Gallimard.

² Proust, M. (1987). *Du côté de chez Swann, À la recherche du temps perdu*. Paris : Gallimard, p. 19.

tiques. Parce qu'elle poursuit un travail collectif de déconstruction critique des disciplines instituées en savoirs afin en révélant les hypothèses constitutives d'engager un dialogue entre elles et tisser des relations pour l'étude de questions particulières, l'interdisciplinarité s'oppose aux sectarismes et à leurs dogmatismes. Elle contribue, ce faisant, à une démarche scientifique en permettant d'appréhender les limites des savoirs qui sont nécessairement construits sur le présupposé d'une parcellisation efficace de la connaissance. La fin d'une hégémonie idéologique doit résulter de l'effacement de visions du monde par suite (condition politique essentielle) de la défaite de groupes d'intérêt qui en ont fait la promotion en les soutenant y compris financièrement. La crise, parce qu'elle est rupture, aboutit à une mise en cause de ce qui passait pour des évidences incontestées et elle facilite ainsi grandement une approche maïeutique du savoir. Profitons-en pour s'engouffrer dans cette brèche idéologique avant que les doutes disparaissent et que cette parenthèse se referme afin de repenser nos objets d'étude et les reconstruire sur la base d'hypothèses nouvelles.



*“Möbius Pasta (drying)” (particular), Steve Kass
(<http://www.flickr.com/photos/stevekass/4966424722/>).*